

Admission au Collège universitaire session 2014

Copie épreuve de littérature et philosophie (Coefficient 2)

Sujet 2 : Maurice Merleau-Ponty, *Humanisme et terreur*

« Le bon politique, affirme Kennedy, c'est celui qui sait garder ses idéaux, tout en perdant ses illusions. » Maurice Merleau-Ponty, philosophe français du XX^e siècle, propose également une analyse de « l'homme public » dans sa préface d'*Humanisme et terreur* (1947).

Il s'interroge sur les caractéristiques qui définissent le politique, ainsi que son action. Selon lui, l'homme politique, en choisissant de gouverner, doit accepter un rôle, potentiellement nocif pour lui-même et ceux qu'il dirige. L'homme politique est par définition coupable, et doit pleinement assumer sa culpabilité. Quelle analyse de « l'homme public » Maurice Merleau-Ponty propose-t-il ici ? Tout d'abord il évoque le rôle du politique (partie I : lignes 1 à 9), avant d'analyser son action (partie II : lignes 9 à 14).

En premier lieu, Maurice Merleau-Ponty développe le rôle du politique, et la manière dont celui-ci influe sur le politique lui-même, et son peuple.

Selon l'auteur, le politique doit assumer l'image qu'il dégage : « L'homme public, puisqu'il se mêle de gouverner les autres, ne peut se plaindre d'être jugé sur ses actes dont les autres portent la peine, ni sur l'image souvent inexacte qu'ils donnent de lui. »

Ainsi, en choisissant (il « se mêle », ce n'est donc pas une situation subie), le politique s'expose aux critiques du peuple, qui est le premier à subir les décisions ou le comportement de celui qui le dirige. En effet, il n'est pas rare que les populations détestent leur dirigeant, et le portent responsable de tous les maux de la cité (« πόλις » en grec, qui a donné politique). L'auteur énonce ensuite que « l'image souvent inexacte » du politique est un rôle auquel il consent : « comme Diderot le disait du comédien en scène, nous avançons que tout homme qui accepte de jouer un rôle porte autour de soi un "grand fantôme" dans lequel il est désormais caché ». Merleau-Ponty fait ici référence à Denis Diderot (philosophe des Lumières) pour déterminer que l'homme public revêt une sorte de déguisement (« grand fantôme ») qui cache ce qu'il est fondamentalement. Ce « déguisement » ne doit alors plus quitter le politique, même si celui-ci le dépasse : « Il est responsable de son personnage même s'il n'y reconnaît pas ce qu'il voulait être ». La comparaison avec un « comédien en scène » est digne d'intérêt : l'homme politique est un comédien qui fait partie d'une pièce qu'il a imaginée et « le spectacle doit continuer » (Shakespeare) même si le rôle dérive du personnage initialement imaginé. On retrouve ici la distinction entre « être » et « paraître » qu'établit Machiavel dans *Le Prince* (qui traite également du politique) : pour Merleau-Ponty, le politique n'est pas nécessairement (plutôt rarement) ce qu'il paraît être. D'une certaine manière, il va jusqu'à se duper lui-même puisqu'il « ne reconnaît pas ce qu'il voulait être ».

Par ailleurs, le politique ne peut être perçu comme il est réellement, d'abord parce que l'appréhension que les hommes ont de lui est subjective : « Le politique n'est jamais aux yeux d'autrui ce qu'il est à ses propres yeux, non seulement parce que les autres le jugent témérement, mais encore parce qu'ils ne sont pas lui. »

Le peuple ne perçoit donc la situation que de son propre point de vue : il n'a pas conscience des enjeux et du contexte, que n'ignore pas le politique. Ainsi la foule peut aduler un dictateur et haïr un héros, elle

« juge » (subjectivement) celui qui la gouverne. L'adverbe « témérairement » montre l'aspect abusif de ce jugement : le désamour ou l'amour d'un peuple est passionné, et peut manquer de nuance.

De plus, les décisions les plus minimes du politique ont des conséquences immenses sur le peuple : « ce qui est en lui erreur ou négligence peut pour eux être mal absolu, servitude, ou mort. » Les répercussions des choix du politique peuvent être catastrophiques (famines en Ukraine provoquées par Staline par exemple).

Enfin, le rôle politique peut apporter le pire et le meilleur à celui qui l'exerce, mais cela demeure indu : « Acceptant, avec un rôle politique, une chance de gloire, il accepte aussi un risque d'infamie, l'une et l'autre "imméritées" ». Selon son action et le contexte, un homme politique peut devenir le héros de tout un peuple, ou encore le grand responsable de tous les maux de la société, et ce parfois de façon alternative (Blum par exemple acclamé pour ses réformes sociales en 1936, puis jugé comme responsable de la défaite en 1940).

Le politique endosse donc un rôle qu'il lui faut assumer, même s'il peut s'avérer en désaccord avec son projet initial. C'est finalement l'action politique qui détermine la vie politique, davantage que le rôle politique.

En second lieu, Merleau-Ponty évoque l'action politique, qu'il juge coupable : « L'action politique est impure parce qu'elle est action de l'un sur l'autre et parce qu'elle est action à plusieurs ». Merleau-Ponty est très virulent envers cette action politique, d'abord parce qu'il la juge « impure », car dans un rapport de domination « de l'un sur l'autre » (le « sur » exprime cette domination), et ensuite parce qu'elle émane d'un groupe (« action à plusieurs ») qui se veut supérieur et dont les membres s'entraînent mutuellement. Il développe ensuite cet aspect en évoquant la manière dont les politiques usent de ce groupe : « Un opposant pense utiliser les koulaks ; un chef pense utiliser pour sauver son œuvre l'ambition de ceux qui l'entourent. »

Le politique « utilise » son groupe (tel un outil) : les verts (koulaks), qui viennent faire concurrence à la collectivisation, sont l'image de ces hommes sacrifiés au profit d'un politique (ils furent largement persécutés par le Parti communiste par la suite). Par ailleurs, les membres du groupe sont « ambitieux », ce qui sert au politique pour parvenir à ses fins. Mais le politique, en « utilisant » ce groupe, en devient indissociable : « si les forces qu'ils libèrent les emportent, les voilà, devant l'histoire, l'homme des koulaks et l'homme d'une clique. » Le groupe, s'il réussit dans son entreprise politique fait d'une certaine manière oublier le politique.

Par ailleurs, les politiques sont selon Merleau-Ponty aussi impurs que leur action : « Aucun politique ne peut se flatter d'être innocent. » Dans le contexte de 1947, deux ans après la fin de la Seconde Guerre mondiale, Merleau-Ponty peut effectivement considérer tous les politiques comme coupables : tandis que pour le régime soviétique « la fin justifie les moyens » et que le nazisme et le fascisme ont fait rage pendant plus d'une décennie, l'action politique, inéluctablement associée au totalitarisme, paraît hautement « impure ».

Enfin, Merleau-Ponty rappelle que c'est l'imprévisible qui est à la source des crises politiques : « Gouverner comme on dit, c'est prévoir, et le politique ne peut s'excuser sur l'imprévu. Or il y a de l'imprévisible. Voilà la tragédie. » Ainsi, puisque le politique n'est pas en mesure de prévoir l'imprévisible, son gouvernement s'en ressent. Staline par exemple ne pouvait imaginer l'opération Barbarossa en juin 1941. C'est justement cela qui a engendré la détresse de son peuple lors de la conquête par les troupes allemandes.

Finalement le politique est ici défini par son rôle, et par son action. Or « l'acte fait l'Homme » prétend Camus, donc les deux sont en réalité intimement liés. Ce texte, écrit en 1947, alors que trois dictateurs ont organisé un véritable culte autour de leur personnalité, semble être une critique de cet « homme public » qui ne se veut pas coupable.